

Parlécrit

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE (ÉFA)

HIVER 2007

NUMÉRO 35

ISSN 1192-781X



Chers membres,

À vous, de Québec, de l'Outaouais ou de Montréal, je tiens à vous offrir mes meilleurs vœux à l'occasion de cette période des Fêtes et à vous souhaiter une année 2007 remplie de bonnes choses et, bien entendu, de découvertes littéraires intéressantes et significatives. La société des Écrivains francophones d'Amérique a certainement pour mandat, entre autres choses, de promouvoir un intérêt soutenu pour les livres de tout genre et d'encourager la production

littéraire de qualité. Cela est particulièrement vrai à notre époque et dans notre milieu où la culture populaire alimentée par les médias est, me semble-t-il, d'une assez grande pauvreté, se complaisant trop souvent dans la niaiserie et la vulgarité. Et la situation ne s'améliore pas. Tenons-nous donc ensemble et montrons que l'esprit humain ne peut que profiter d'une nourriture plus substantielle que la culture du livre est en mesure d'offrir.

*Georges Hélal
Président général*

Lettre du Président

Il me faudrait des dizaines de pages pour raconter mon fabuleux voyage au Mali dans le cadre du festival des Étonnants Voyageurs, mais j'essaierai en quelques mots de vous dire l'essentiel.

Ce fut tout simplement l'une des plus belles aventures de ma vie. J'ai rencontré un peuple et des gens admirables, avec un sens de la tolérance et de la fraternité que je n'ai vu nulle part ailleurs. Le matin, chaque écrivain visitait une école où tout le monde écoutait attentivement, et l'après-midi nous participions à des débats littéraires. Ainsi, j'ai pu, l'espace de quelques jours, oublier toute la laideur du monde, ses guerres et son hypocrisie. Déconnecté des nouvelles politiques, je me suis immergé dans la littérature et c'est pourquoi j'ai tant de mal à redescendre sur terre.

Il y avait là des écrivains français et africains de renom, et moi représentant le Canada. Parmi les écrivains français : Jean Rouaud, prix Goncourt 1990 ; Michel Le Bris, romancier, fondateur et directeur des Étonnants Voyageurs ; Jean-Noël Pancrazi, écrivain de chez Gallimard et membre du jury du prix Renaudot ; Patrick Raynal, romancier, ancien directeur de la Série noire chez Gallimard et vice-président du festival ; Alain Brézault, romancier français vivant en Belgique et Roland Colin, grand connaisseur de l'Afrique... Parmi les écrivains africains : Alain Mabanckou, prix Renaudot 2006 ; Abdourahman Waberi, Abdou pour les intimes ; Moussa Konaté, romancier, codirecteur du festival...

Nous avons eu en même temps, par pur hasard, la visite de la gouverneure générale, Madame Michaëlle Jean, que j'ai pu voir deux fois : la première au palais où elle m'a présenté au président Touré ; et la seconde au Musée national où je l'ai présentée à mes complices : Jean Rouaud, Michel Le Bris et Patrick Raynal. Notre gouverneure a formidablement représenté le Canada au plan politique, pendant que moi je le représentais au niveau littéraire. Le peuple malien nous a réservé un accueil indescriptible, mais il va sans dire que celui qu'a reçu la gouverneure était à l'échelle du pays tout entier.

Permettez-moi de vous souhaiter pour les fêtes d'effectuer tout comme moi un fabuleux voyage, en Afrique ou ailleurs; ou dans l'imaginaire, en écrivant par exemple un roman qui ferait rêver. Rien de plus sérieux que les rêves, et mon séjour au Mali est la preuve, s'il en fallait, qu'ils se réalisent quelquefois comme les miracles. N'écoutez donc jamais les oiseaux de malheur.

Je vous souhaite de très joyeuses fêtes.

*Gary Klang
Président de l'ÉFA
section Montréal*

IN MEMORIAM

Marcel Séguin, alias Sagan, ancien président et membre d'honneur de l'ÉFA, auteur de *Pensées sur l'amour*, Plume au vent, 1989.

Nouveaux membres

Honey A. Dresher de Montréal
Liliane Singer de Montréal
Linda Roy de Saint-Pie

IMPORTANT : Colloque de l'ÉFA

Un comité a été formé pour organiser le prochain colloque de l'ÉFA. Il est composé de Lucy Pagé et d'Aimée Dandois-Paradis. Huguette Brault et Madeleine Charbonneau verront au financement du colloque. D'autres membres du comité seront recrutés afin d'assumer la responsabilité de la logistique et de la publicité de cet événement qui rassemblera les membres des diverses sections à travers le pays. Toute collaboration de votre part dans la préparation et la réalisation de cet événement sera très appréciée.

À AMA¹

Lucy Pagé

Il y a toi perdue dans cet été qui s'achève exceptionnel. Profusion de dahlias qui ploient sous le nombre. Dianthus odoriférants pour la troisième fois près de la pergola l'aire de lecture. Tu aurais aimé. Le jardin est magnifique. Pour poursuivre l'écriture, la rature, l'amitié, la peur de l'amitié, aller au désert. Loin très loin. Tu es restée ici paralysée de corps, vive d'esprit. Je pars loin, paralysée de l'âme, vive de corps. Combien de temps ? Encore. La traversée du désert, bédouins fétides. Le silence du Sahara. Être amies. Accepter le sujet tabou. Avoir le même depuis toujours. Dans l'avion et dans la traversée lire et relire à petite dose *Esmâï* à gauche les hiéroglyphes à droite *écoute, Sultane*. Partir. Peu de bagages. Dattes surtout et thé à la menthe. Bouillant et très sucré. Et penser ne jamais oublier que *marcher sur tes os* tu as cru à tes pieds une rose des sables déposer.

Amalgames

Lucy Pagé

Des choses effleurent mon visage et je ne sais qu'en faire.
Une angoisse, à peine dissimulée, derrière un verre de scotch
cristal ambré par tant de nuit
Serrer les poings les heures *knock out*
2 à 1 la lune trépigne boxeuse *has been* dans son coin

Parfois oui parfois nous ne sommes Personne.

L'aube s'écoule à petit jet laser noir et blanc nocturne symphonie en mineur
Sagace perplexité Marianne Faithfull dénude sa sœur Morphine

Tobacco Road, Spooky Tooth la voix étranglée années 60
Guibert et Dalloway m'enlacent et moi non plus je n'ai pas d'*ami qui ne m'a pas sauvé la vie*

Le piano de Sanson désalcoolisé m'envivre
mélancolie

Et le vertige de l'agonie trépasse sans fin de l'un à l'autre
De l'autre à l'un tranche de vie

Thomas Bernhard panne d'écriture rond point en filigrane

Combien de temps perdu à le retrouver
à le retrouver ici et là sève épars le long d'une voie ferrée
le cœur sur le rail
raillé jusqu'à plus soif

et près du lit un corps indifférent à l'étreinte cruel désavoue le mot

¹ Ce texte a paru dans la revue Sabord # 73

écrit sur la partition émiettée salie d'orgie punitive
virus en filigrane la peau a glissé dessus

et j'ai vu tes mains ouvertes crucifiées à tout jamais

Fado nocturne des kilos de bières coulent à flots

On laissera faire pour les détails²

Mémoires de ciels et de vents

Contes de Bernard Antoun

Bernard Antoun, PH. D. est né en 1961. Il entreprend très tôt des études en art dramatique puis en littérature. Il a publié 25 livres (poésie, conte, théâtre, essai) chez différents éditeurs et enseigne le français au Québec depuis près de vingt ans. Invité, à titre de poète, conteur, photographe ou conférencier, il a participé à plusieurs expositions, colloques, événements, soirées et revues littéraires canadiennes et européennes.

Jean Royer a lu dans ses poèmes une « *maîtrise peu commune du langage* ». Gaston Miron y a vu « *une vérité de l'émotion et le miracle de la présence qui ne trompent pas* ». Jean Ethier-Blais reconnaît en lui le « *poète des grands thèmes, au verbe haut et délicat* ». Réginald Hamel commente : « *Sa poésie sait marier le céleste et le terrestre et donner aux mystères de la vie un ton universel.* » Jean-Louis Proux découvre dans le plus récent livre de Bernard Antoun, un recueil de contes : *Mémoires de ciels et de vents* (éd. Humanitas, 2005), une « *quête du bonheur* ».

Brillantine

Bernard Antoun

Savez-vous qui est Brillantine ? Non, ce n'est pas le nom d'une jeune fille, ni celui d'une fleur, ni celui d'une étoile, ni celui d'un papillon, ni celui d'un gel pour les cheveux, ni celui d'un personnage de télévision. C'est le nom d'une jeune luciole heureuse d'être lumineuse dans la totale obscurité de la forêt et de la nuit. Elle n'avait jamais vu les étoiles ni la lune ni les autres astres non plus.

Une luciole adulte l'invita, par nuit claire, à monter plus haut que les arbres pour découvrir d'autres horizons et l'étendue du ciel. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle découvrit le scintillement des étoiles et la lumière chatoyante de la lune ! Plus elle les contemplait, plus elle baignait dans ces rayons blancs et phosphorescents, plus elle devenait consciente de la faiblesse et des limites de sa propre lumière. Ces astres étaient définitivement plus brillants qu'elle. Fière de ses découvertes, elle appela tout ceci *la grande famille de lumière* et se considéra comme leur petite sœur.

La luciole adulte ajouta : « Il y a un astre bien plus lumineux, c'est le soleil, mais tu ne peux le voir sans mourir, car ses rayons vont brûler tes minuscules ailes. »

Après une longue réflexion, riche de sa récente et si agréable expérience avec les étoiles et la lune, la jeune luciole répondit : « Je suis un être de lumière et pour moi vivre sans lumière, ce n'est pas vivre. Maintenant que j'ai vu la lumière, je ne peux plus retourner aux ténèbres. Je suis prête à mourir d'amour, mourir par amour pour la lumière... »

² *Les veuves* : Richard Desjardins

Elle se prépara jusqu'à l'aube. L'astre doré se leva lentement. Le moindre petit rayon de soleil qu'elle découvrait au fur et à mesure était pour elle bien plus beau et bien plus précieux que tous les rayons de lune et d'étoiles ensemble.

En extase d'amour, elle dansa sa dernière danse d'amour, chanta son dernier chant d'amour, et s'offrit avec quel regard d'amour, à celui qui est Lumière d'Amour.

Si en sortant ce soir, vous rencontrez sur votre chemin une jeune luciole, *silence*, ne lui dites surtout pas que le soleil existe, que c'est un astre tellement beau et tellement lumineux, car elle pourrait peut-être, comme Brillantine, avoir la mauvaise ou bonne idée de s'offrir à lui !

Suspicieux Noël

Sylvie Brien

Martine quitta la banque et se pressa vers le magasin sous un froid mordant, obnubilée par les tâches à accomplir. Fermer la boutique. Courir à la garderie. Cuire la dinde, emballer les cadeaux, dresser la table. Y aurait-il assez de champagne ? L'irascible oncle Eugène aimerait-il sa nouvelle cravate ? Un sentiment de satisfaction l'envahit. « Quelle femme généreuse je suis, se dit-elle. Malgré mon horaire surchargé, c'est encore moi qui convie toute la famille au réveillon ! » Martine avait un mari riche, de beaux enfants, une maison impeccable. Quelle réussite !

Son commerce regorgeait de peluches, de poupées, de trains électriques. Mais si ces jeux appâtaient les bambins du quartier, ils drainaient également bien des filous. Que de larcins commis depuis une semaine ! Il fallait ouvrir l'œil et pincer le malfaiteur.

Martine poussa résolument la porte et repéra aussitôt, près des meccanos, le garçon de six ans qui venait traîner au magasin depuis lundi. Avec ses basquets troués, sa tuque lessivée et son manteau d'été trop court, il avait l'allure indéniable d'un vaurien. Elle fondit sur sa proie :

- Dehors !
- Maman n'est pas là et j'ai pas la clé, se défendit le gamin.

Elle le reconduisit néanmoins fermement à la porte. Écartant la mèche marron qui lui encombrait l'œil, l'enfant leva sur elle un regard grave qui la fit frémir.

- Joyeux Noël quand même ! murmura-t-il, avant d'effectuer une volte-face.

Le réveillon de Martine fut habituel, c'est-à-dire morbide. L'oncle Eugène ignora sa cravate; les enfants déballèrent leur montagne de présents sans un mot de remerciement; Martine reçut le même parfum fétide que l'année précédente. Le bonheur était cette bulle éphémère qui éclatait dans sa flûte à champagne. Paf ! Disparu ! La commerçante s'endormit les mains pleines et le cœur vide.

On lui apprit au matin qu'un enfant était mort de froid pendant la nuit, blotti contre la porte attenante à son commerce.

Il y a maintenant trente ans de cela. Martine n'a plus ni boutique ni maison, ni mari. Ses enfants l'ont oubliée. La veille de Noël, on la voit arpenter rues et ruelles, à la recherche de je ne sais quoi. Qui sait si elle ne trouvera pas un jour un enfant sale aux vêtements trop petits, aux yeux immenses et aux cils mouillés qui a froid, qui pleure et qui veut une main dans la sienne ?

Ce conte n'est pas une œuvre de fiction, mais a été inspiré d'un fait véridique survenu à Amos voici quelques années.

Non, il n'y a pas de hasard
et ce qui nous semble accidentel
jaillit de la source profonde du destin.
(Schiller)

Sans doute y a-t-il au fond de l'être humain des régions inexplorées dont il ne connaît pas lui-même la profondeur et qu'il garde instinctivement, jalousement secrètes. D'aucuns disent que ces régions inexplorables constituent le Septième Voile...

Imprégnés de notre génétique, modelés savamment par notre éducation, nous ne savions rien de la vie, autrefois, que ce qu'on voulait bien nous en dire, avec toutes sortes de mises en garde qui freinaient nos élans. Le contexte où je grandissais était fait d'un tissu sévère dont la trame qui s'adoucissait par endroits permettait de temps en temps à ma fantaisie de s'exercer.

Bienheureuse région de l'être où se loge l'invisible imagination qui bat à son aise la campagne quand la matière grise consent à nous dispenser une certaine liberté. Je la voulais consolatrice dès que les impératifs de la discipline me laissaient en paix.

Philosophant pour moi-même, j'observais au jardin, l'été, les allées et venues des fourmis, les scarabées d'or immobiles au cœur des roses, mais surtout l'avancée de l'ombre sur toute chose qui me fascinait, me faisant soliloquer sur la fuite du temps.

Dans la gloriette aux roses pompon, j'ignorais souvent les appels de ma mère.

J'écrivis tôt, j'adorais chanter, je brodai, j'appris les rudiments du vitrail, sans savoir en faire mon quotidien.

Que d'années ont passé à travailler, à espérer. C'est le lot de chacun. Le temps passe comme l'ombre, disait ma mère. Le Bon Dieu a fort à faire à regarder les humains s'agiter sur terre, disait mon père.

Plus tard, beaucoup plus tard, après avoir fui sur les routes, traversé la guerre, perdu un enfant, je compris que le destin nous rattrape toujours au tournant, quoi que nous essayions de faire, au-delà des aubes et des ombres.

IMPORTANT ! Une nouveauté dans *Parlécrit* : des annonces publicitaires. Si vous connaissez des entreprises, des sociétés publiques ou privées, des maisons d'édition, des librairies, qui nous feraient le plaisir de nous appuyer financièrement, n'hésitez pas à les contacter. Voici les tarifs :
une page : \$ 60, 00, une demi-page : \$ 40, 00 et un quart de page : \$ 20, 00.

Dîners causeries au Restaurant Vieille France (Le Vauquelin), 52, rue Saint-Jacques Ouest (métro Place d'Armes) à 18 h 30 : le 26 janvier 2007 : Pierre Ouellet, lauréat du prix attribué à l'essai. Le 23 février 2007 : Normand Baillargeon, essayiste. Le 30 mars 2007 : Émile Martel, écrivain-poète, traducteur et diplomate. Le 27 avril 2007 : Georges Héjal, philosophe. Le 25 mai 2007 : Grégoire Grégoriou, essayiste et romancier.

Rencontres auteurs-lecteurs, hall de la Bibliothèque Ahuntsic, 10300, rue Lajeunesse (métro Henri-Bourassa ou métro Sauvê) à 19 h 30 : le 13 mars 2007 : représentation théâtrale de Roseline Grand-Maison dédiée au cinquantième anniversaire du Conseil des Arts de Montréal et le 17 avril 2007 : Carl Coppens, poète et Arol Pinder, animateur à la radio et poète.

Salon du livre à la Place Bonaventure à Montréal
Le 18 novembre 2006

ÉFA : Prix de l'essai 2006

Pierre Ouellet

Pierre Ouellet, poète, romancier et essayiste, reçoit le Prix de l'essai 2006 de la Société des écrivains francophones d'Amérique pour son oeuvre intitulée : *A force de voir- histoire de regards*, paru aux éditions du Noroît en 2005. Auparavant, il avait aussi publié l'essai : *Le premier venu, Poétique du passant* en 2003. De nombreux recueils de poésie ont été édités par cette maison d'édition dont: *Le corps pain, l'âme vin* en 1995 - *Consolations* en 1996, *Dieu sait quoi* en 1998, *L'avancée seul contre l'insensé* en 2001, *Zone franche, Liber asylum* en 2004. Il a aussi participé à de nombreux ouvrages collectifs. *A force de voir - histoire de regards* est le reflet du regard que le poète pose sur les oeuvres afin de mieux y retrouver l'humain. « C'est un regard personnifié qu'il pose, une conscience incarnée, une mémoire charnelle, une intuition sensible, plus qu'humaine, parce qu'elle est chose aussi, en plus, un être absolument réel par surcroît. » La facture poétique dont est imbibé cet essai permet au lecteur de mieux voir et sentir le parcours des oeuvres visitées par Pierre Ouellet et de mieux pénétrer dans ces univers.

Aimée Dandois-Paradis.

ÉFA : Mentions d'excellence

Rachel Bouvet :

Pages de sable – essai sur l'imaginaire du désert, XYZ, « Documents », 2006. L'ouvrage de Rachel Bouvet est dense. Pour ceux qui n'ont jamais vu le désert de près, la mise en perspective d'oeuvres littéraires fait rêver. Pour ceux qui, comme moi, l'ont visité, les sèmes ravivent les sens, l'envie d'y retourner. L'extrait choisi évoque ces paysages intérieurs ou réels transposés ici dans l'oeuvre romanesque d'Isabelle Eberhardt. Le lieu, ici, plus que tout autre lieu, est aride et dur. Or, il est aussi synonyme de liberté, d'introspection, pour ces nomades qui y vivent ; pour ces humains aguerris aux moindres détails de ces areg, de ces hamadas, de ces ergs et ce, pour leur propre survie. Pour nous lecteurs, c'est la découverte et l'aventure. Nous qui, parfois, croyons à tort que le désert n'est fait que de sable...

Lucy Pagé

Gilles Marsolais

En 2005, Gilles Marsolais a publié aux Éditions Triptyque *Le film sur l'art, l'art et le cinéma : fragments, passages*, qui lui a valu une mention d'excellence lors de la remise annuelle du Prix de la société des Écrivains francophones d'Amérique (section de Montréal) le 18 novembre 2006 au Salon du Livre de Montréal. Dans un langage simple et clair, cet essai traite des relations entre l'art et le cinéma, et de leurs rapports mutuels. La question est abordée sous l'angle particulier de la production du film sur l'art qui connaît une forte croissance depuis vingt ans. Mais il élargit également son propos en le balisant de points de passage vers certaines pratiques du cinéma de fiction qui partagent des préoccupations semblables et qui sont révélatrices d'un réseau d'influences et d'une mutation indéniables. Grâce à ses index, cet essai peut être consulté comme un dictionnaire ; mais il peut aussi se lire d'un trait, pour y suivre entre les fragments les méandres

d'une pensée qui se complète et se précise au fil des films. Ajoutons qu'une douzaine d'illustrations en noir et blanc donnent à ce livre une touche artistique que remarqueront tant les amateurs d'art que les bibliophiles et les cinéphiles.

Jacques G. Ruelland

Alain Médam

Peintre, sociologue et essayiste. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de sociologie urbaine et de divers essais sur la création artistique. L'œuvre qui a mérité la mention d'excellence est publiée par les éditions Liber et a pour titre *Ce que la musique donne à entendre. À propos du plaisir de l'écoute*. En écoutant une musique pour guitare, l'auteur se demande : où est cette musique ? « Se tenait-elle autour de moi ? En moi ? Ou plutôt dans les mains du guitariste ? Ou existe-t-elle nulle part ailleurs que là où elle a été créée ? » Objectivement, cette musique n'était nulle part. Subjectivement, elle existait en plusieurs temps et en plusieurs lieux. L'auteur qui s'interroge ainsi se trouve en période de rétablissement. Éloigné de son corps par la maladie, il cherche peu à peu à réintégrer l'espace de son corps et de son esprit. Il veut trouver les mots pour dire ce que la musique exprime. Mais est-ce possible de dire l'indicible ? Existe-t-il dans la musique un langage dont elle n'est que l'apparence ?

Éric Volant

Hommage à Noël Audet

Au fil de sa longue carrière d'écrivain, Noël Audet n'a jamais cessé de s'interroger sur l'écriture du roman et de la poésie. Déjà dans *La Tête barbare – transpoésie* (Éditions du Jour, 1968), il savait que son art le déchirerait pour longtemps :

« Au matin, j'étais bardé de givre. Chevalier, Troll,
chêne, ogive ?

Mon premier mouvement, cliquetis, craquements plus sourds,
Dans les éclaboussures du soleil, me dépouilla de
cette armure vaine. De toutes les armures. » « Route » (p. 70)

Avec *L'Eau blanche* (Québec/Amérique, 1992), c'est l'immensité grandiose du Nord québécois qui devient le théâtre d'une véritable épopée. Dans ce roman, Noël Audet met en scène des personnages rudes, confrontés aux difficultés de la vie solitaire des grands espaces. Il s'y reconnaît peut-être :

« Une pointe d'acier triangulaire monta à l'assaut de la voûte, puis elle fendit le ciel par son milieu en vrombissant par intermittence. Il y eut d'autres pointes d'acier, et d'autres encore. Elles filaient toutes contre les hauts vents, vers le toit du monde, et laissaient dans l'air un long trait cotonneux qui mettait du temps à se dissiper pour enfin se transformer en quelque chose qui ressemblait à une signature instable et maladroite. »
(p. 9)

À la fin de sa vie, avait-il trouvé des réponses ? Non. Il continuait de s'interroger, dans son essai *Entre la boussole et l'étoile – livre de bord 1984-2005* (XYZ, 2006), sur l'avenir de l'être humain et celui de la planète :

« J'hésite à écrire ici le mot FIN, craignant qu'il ne signifie autre chose qu'une suspension provisoire de l'écriture de ce journal et revête plutôt un aspect définitif.

À la place de cet adieu suggéré malgré moi, j'aimerais célébrer ce qui a toujours illuminé ma route : le simple bonheur de vivre dans toute l'épaisseur de ses sens, par mon esprit et dans mon cœur ; la tendre force et la consolation de l'amour ; enfin, la splendeur toujours étonnante de l'art, l'art qui nous prend dans sa main et nous emporte, qui nous berce au sein de son harmonie, qui donne un sens à ce qui n'en avait pas jusque-là ; l'art qui seul nous sauve et nourrit, depuis la peinture rupestre de nos ancêtres jusqu'à la fin des temps. »
(p. 228-229)

Comme le doit tout écrivain, tout poète, tout philosophe, Noël Audet nous a quittés sans nous donner de réponses. Mais nous pouvons en trouver des ébauches en relisant ses œuvres.

Jacques G. Ruelland

Ce qui nous séduit le plus dans l'œuvre de notre regretté collègue Noël Audet, c'est son grand talent de poète, plein de rêves, et de conteur où l'humour et la fantaisie font la fête. Ce qui nous exalte dans son œuvre c'est l'immensité de l'espace gaspésien. Dans son pays, la mer est comme une terre sauvage et violente. La tension entre ciel, terre et mer y est plus sensible et plus redoutable qu'ailleurs. Choisir la mer, c'est rompre avec la terre, trop étroite pour assurer sa survie, et ouvrir la voie de l'avenir au-delà de toute frontière.

Dans son livre de bord, *Entre la boussole et l'étoile*, édité par les Éditions XYZ en 2006, Noël Audet écrit le 7 juillet 1993 :

« Après une semaine de voyage et un tour de Gaspésie par la voie de la mer, sur un vieux bateau de pêche rebaptisé par moi-même *L'épervière*, je suis enfin rentré au port. [...] Ce petit périple m'aura tout de même appris qu'il y a deux sortes d'hommes, ceux qui ont connu la mer et les autres. Les premiers ont de la vie une vision plus juste : se mesurant à la puissance de l'océan, qui est incommensurable. Ils apprennent vite à reconnaître leur précarité personnelle [...] Ces hommes fonctionnent au courage et à coups de volonté, puisqu'ils ne tiennent rien pour acquis. Les autres sont davantage téméraires. Ils croient que tout leur est possible, *The sky is the limit*. [...] En eux, l'instinct de survie et l'appât du gain sont exacerbés. [...] Les marins ont le triomphe plus modeste.

Quoi qu'il en soit, en réalisant cette aventure maritime qui n'était pas sans danger, j'aurai satisfait un étrange désir, celui de marcher sur la mer de mon enfance. Qui m'avait toujours défié, qui m'avait fait envier ses caprices et sa force calme. Je rêvais d'y circuler dans une embarcation suffisamment grande pour ignorer ses sautes d'humeur passagères. C'est fait. Mais je sais que la mer tient toujours son dernier mot en réserve. »

Éric Volant

Illustrations : p. 1 : « La lectura » : www.pnte.cfnava.es ; p. 11 : « La valse de Rodin » : www.clioetcalliope.com ; p. 14 : « el habito de la lectura » : www.cipae.edu.mx

Au revoir Noël Audet

Bien ancré
au Rocher Percé
l'océan se perd de vue
tandis qu'une Voile faseille
dans ton sillage
où l'Ombre de l'épervier
a des odeurs de varech
et des cris de fous de Bassan
au large Bonaventure
Tableaux d'Amérique
d'un pays sans frontières
aux accents d'iode
où rudesse des vents
âpreté de marins
font dures besognes
dans la Baie des Chaleurs
oscillant Entre la boussole et l'étoile
des goélands se sont tus

et toi comme le chêne
après un dur combat
le destin t'a couché
mais
demeurera toujours l'énigme
de ce sourire esquissé
où humour
ironie
ou chaude amitié se marient
au revoir Roi des planeurs
et frère gaspésien
Où que tu sois désormais.
C'est dans tes écrits
que tu parles le mieux
et je t'écoute

Aimée Dandois-Paradis

Recension de livre

Mario Dufresne, « Sylvie Brien, *Les Templiers du Nouveau Monde*, Hurtubise HMH, 395 p. »

Nous sommes en 1397, sur un bateau à bord duquel le vassal Guillabert d'Aymeri se rend au Nouveau Monde avec la mission de sauver le dernier trésor des Templiers et d'y établir un des refuges de l'Ordre. Toute l'action se déroule sur ce bateau, devenu une espace de microcosme où s'entremêlent lent l'amour, la haine et la trahison. Un navire commandé par Seynt Clère, descendant des rois mérovingiens et rival de Guillabert, dont il ignore qu'il est celui que l'Ordre a choisi. En gros, c'est à peu près ça. Mais ce n'est pas pour ça qu'on lira l'épopée de Sylvie Brien. Pour les mots, juste pour les mots, les nouveaux, les anciens, les noms propres aussi, très minutieusement et agencés les uns à côté des autres pour le plaisir qu'ils nous apporteront. De même, au hasard: « De temps en temps, l'économie a créé ses secrets et ses menteurs, tout comme l'amour crée sa bêtise et ses jaloux... ». On en apprend aussi sur l'origine des noms. Par exemple, Lescot viendrait de "le Scot", l'Écossais en fait. C'est plein de petites découvertes partout et c'est rafraîchissant. Bref, le style, c'est ce qui prime dans ce roman. Et même s'il prend parfois des allures de fantastique ou d'anti-catholicisme qui frôle le pré-échi-prêcha nouvel âge au détriment de l'Histoire on ne s'en formalisera pas. Quoi dire d'autre de cet ouvrage si ce n'est qu'on parle ici de littérature.

(Collaboration spéciale *La PresseLectures*, le dimanche 13 août 2006)

Quête

Tu cherches aussi ton centre incandescent

Jean-Pierre Gaudreau

Je cherche le fil d'une vie décousue
l'aiguille cède sous la pression de l'absence
la main patiente reprend l'ouvrage
elle reprise et repasse le temps qui fuit

Pourquoi rougir d'une vie ordinaire?
les matins pareils aux matins
les journées pareilles aux journées
je me distingue dans l'anonymat
de petits moments volés au quotidien

Jean-Sébastien *tu me cantate*

Leclerc *tu me Félix*

Pellan *tu m'Alfred*

maîtres

vous me sortez de mon émoi

J'ai cousu mon âme de fils d'espérance
j'ai perlé mes souvenirs d'arc-en-ciel
lumineux
chaque point s'enfile de souffles vaporeux
endimanchée d'une vie patiemment restaurée
je me pavane au costume de l'amour retrouvé

Louise Paquette

Au bal d'Aurore

Au bal d'Aurore

valse sur un air de Strauss

promesse de miel blond

pour nos matins bleus

Feux fous au fond des yeux

apesanteur des cœurs

mouvement largo

l'amour ras la peau.

Lisette Giroux



Nouvelles publications

Naïm Kattan, Gary Klang, Louise Lanctôt, Émile Ollivier, et autres, *Vous m'en direz des nouvelles, un coffret de 12 poches*, Les éditions Plume & Encre, 2006. Éric Volant, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*. Montréal, Liber, 2006, 412 p., réédition revue, corrigée et augmentée de *Dictionnaire des suicides*, Liber, 2001. Éric Volant, « Les mains de Vincent » dans l'ouvrage collectif *Prodige de la main*, Liber, 2006, p. 127-137.

*Si l'on n'attend pas l'inattendu, on ne le trouvera pas,
car il est difficile à trouver.*

L'original de l'oeuvre d'Héraclite d'Éphèse (520-460 av. J. C.) a disparu, mais des fragments ont été conservés chez Aristote, Marc-Aurèle, Hippolyte de Rome et bien d'autres historiens et philosophes de l'Antiquité. Clément d'Alexandrie, qui semble avoir été en possession de toute l'oeuvre d'Héraclite, est celui à qui nous devons la citation héraclitienne figurant ci-dessus dans le titre. (1)

Attendre l'inattendu ! Héraclite nous exhorte-t-il à espérer des lendemains qui chantent ? Il me semble fort peu probable que le philosophe veuille que nous nous bercions de vaines illusions afin de mieux supporter les peines et misères de la vie courante. Il veut nous convaincre, par contre, de changer qualitativement notre manière d'espérer parce qu'elle est bien trop timide et manque d'envergure. Nos attentes ne naissent pas d'une grande respiration. Elles manquent de souffle. Les choses que nous attendons sont trop ordinaires, trop terre-à-terre, trop à la portée de la main. Nés pour un petit pain ? Il faudrait avoir plutôt le courage de s'aventurer sur d'autres sentiers afin d'explorer le tout autre.

Tendre vers l'inaccessible ! Une différence qualitative de notre manière d'espérer consisterait à attendre activement et à anticiper dès aujourd'hui, par nos gestes concrets, un monde autre. Aspirer à l'accomplissement du jamais vu, du jamais entendu, vouloir donner lieu à ce qui n'a jamais eu lieu ou à ce qui n'a pas encore trouvé de lieu pour advenir. C'est le défi d'attendre de toutes ses forces l'avènement d'une impossible paix et d'une impossible justice, toujours en chantier, jamais achevées. C'est la quête laborieuse d'un avenir tout autre que le présent médiocre et bancal. Une voie prophétique, une voie utopique. Le savant et le politique sont capables de discerner le visible et l'intelligible. Ils se penchent sur le réel et le visible afin de mieux le connaître ou le transformer.

Creuser le sens de l'inintelligible ! Une autre manière qualitativement différente d'espérer serait celle d'explorer dans ses profondeurs la nature de toutes choses. Cette espérance réclamera de notre regard un changement de perspective afin de découvrir ce qui se cache derrière toutes choses et de dévoiler ce que taisent les événements et les êtres. Nous espérons ainsi atteindre le non-dit et l'inter-dit des choses, c'est-à-dire ce qu'elles dissimulent et révèlent entre les lignes. Alors, nous nous rendrons compte que, dans le présent quotidien de toutes choses, la joie ne va pas sans douleur, ni le bien sans le mal, ni la lumière sans les ténèbres, ni le jour sans la nuit. Et vice versa ! La mort ne va pas sans la naissance, ni le conflit sans la réconciliation, ni la froidure sans la chaleur, ni le silence sans la voix, ni l'oubli sans la mémoire. C'est la voie philosophique ou mystique, la quête d'une vérité existentielle, celle du devenir perpétuel de toutes choses et de l'unité des contraires. Le savant et le politique qui emprunteront cette voie chemineront vers la sagesse.

(1) *Stromates* II, 17, 4 dans Héraclite, *Fragments (citations et témoignages)*, traduction et présentation par Jean-François Pradeau, Paris, G. F. Flammarion, 2002, p. 142. Ma compréhension de ce texte s'inspire pour une bonne part d'Héraclite, *Fragments*, texte établi, traduit, commenté par Marcel Conche, Paris, PUF, 1986, p. 245-247.

Quelle langue pour la « littérature monde » ?

Étonnants voyageurs . La sixième édition africaine de ce festival a réuni, dans la capitale du Mali, cinquante-huit écrivains, en majorité issus de la sphère francophone.

Bamako (Mali), Le festival Étonnants voyageurs a eu lieu du 22 au 26 novembre à Bamako. Plaisir de retrouver la capitale du Mali un an après, même si à l'hôtel, le week-end, il y a panne de courant parce que les « maquis » (bars-restaurants) et les boîtes de nuit pompent tout le jus. La lumière revient avec le silence. Chacun son tour. La nuit, dans les avenues, les lampadaires s'allument quand passe la voiture du président. Sur le capot des cars (« dourouni »), on découvre ces petites phrases à la peinture blanche : « Le tigre blessé » ; « On ne peut pas aller au-delà de ce qu'on peut faire » ; « Pauvre à tort »... Dans le taxi, le chauffeur vous lance : « On est musulmans mais quand ça chauffe on devient animistes ! » Plus tard, il a ce mot : « On est en négociation avec la route, chacun choisit son trou. » L'harmattan, vent sec, se lève en cette fin d'« hivernage », comme on dit là-bas. Une poussière rouge filtre le paysage. Les Maliens n'arrêtent pas de balayer devant leur porte. Sur les trottoirs, tout près des voitures, des dizaines de têtes rondes se découpent sur l'écran bleu des téléviseurs en noir et blanc posés à même le sol où l'on passe une espèce d'Amour, gloire et beauté à la sauce polygame.

Vendredi dernier, dès huit heures, nous sommes une poignée de journalistes à accompagner, à l'École normale supérieure (ENSUP) de Bamako, inaugurée en 1967, Alain Mabanckou (prix Renaudot tout frais, pour Mémoires de porc-épic, Le Seuil) et Eddy L. Harris, (né à Saint-Louis dans le Missouri, il vit en France). Sur la façade est du bâtiment, une plaque commémorative rappelle qu'il s'agit d'un « don du comité central du Parti communiste de l'Union soviétique, pour l'amitié fraternelle et la solidarité révolutionnaire ». Les salles sont vides. Les étudiants n'ont pas encore repris les cours. Le directeur du département des lettres essaie de rameuter tant bien que mal un public introuvable. Enfin, une dizaine d'élèves se rassemblent dans un amphithéâtre décrépi. Mabanckou et Harris échangent leur point de vue sur les États-Unis. Le premier ayant décidé d'y vivre tandis, que l'autre qui y est né, a choisi d'en partir. Mabanckou : « Les États-Unis, loin de l'Afrique, loin de la France, apportent une distance nécessaire à l'écriture. On peut encore ne pas y considérer la littérature comme une petite discussion en lieu francophone fermé. » Harris : « L'Afrique te manque-t-elle ou essaies-tu simplement de t'en éloigner ? » Mabanckou : « Elle est très présente. Il me faut la nostalgie pour bien écrire. Je n'aurais sans doute pas été capable d'écrire ce que j'écris si j'y vivais. » « Un ami haïtien affirme, poursuit-il, que l'écrivain doit vivre dans un pays qu'il n'aime pas. Je ne dis pas que je n'aime pas les États-Unis, mais c'est là que je parviens à recréer une certaine Afrique. Les grands mouvements africains se sont toujours passés hors du continent. N'est-ce pas en France que Senghor a pu penser le concept de négritude ? Quant à moi, je me considère comme un fruit tombé sur un sol mal arrosé. »

Les tables rondes, nombreuses, ont lieu cette année à la Bibliothèque nationale de Bamako. Un grand débat, « Pour une littérature monde en français », réunit Michel Le Bris et Moussa Konaté, co-initiateurs du festival, Alain Mabanckou, Abdourahman Waberi, Jean-Noël Pancrazi, Fabienne Kannor, Gary Klang et Jean Rouaud. Tous se félicitent que cinq des grands prix littéraires français aient couronné il y a peu des auteurs francophones. Michel Le Bris : « Cela va dans le sens de notre combat pour une littérature monde écrite en français. » Jean Rouaud (prix Goncourt en 1980 pour les Champs d'honneur) corrige un peu le tir : « Il ne s'agit pas de dire que la littérature française est moribonde et qu'elle serait perfusée par une littérature de langue française venue de l'extérieur afin de ranimer le cadavre du pauvre roman français ! » Il analyse ensuite longuement l'histoire de la littérature française : « La modernité est passée par la déconstruction. » Et de conclure : « Quand apparaît la littérature monde, c'est toute une autre génération qui pointe son

nez et qui n'est pas intimidée par la réintroduction de l'art du récit si longtemps battu en brèche. L'idée de la francophonie, ce sont des peuples qui parlent le français. La francophonie, elle, n'est pas une langue, personne n'écrit en francophonie. »

Pour Mabanckou : « La littérature francophone, loin d'être un ghetto, est la littérature qui se traduit plus à l'étranger que nombre de romans français. » Waberi estime que « la seule définition nationale ne suffit plus ». Pour lui, « l'espace linguistique est à investir ». Symétriquement, « ce devrait être le rôle de la francophonie, en tant qu'organisme international, de promouvoir les langues africaines ». Moussa Konaté évoque les Mémoires de porc-épic de Mabanckou : « La presse qui a fait les éloges de ce livre n'a pas vu que nous Africains, nous baignons dans ces histoires de double animal depuis l'enfance. Chez nous, personne n'a pensé que ce pouvait être un sujet de roman. C'est que nous restons colonisés. Beaucoup d'auteurs se disent qu'il faut écrire comme les Français, ce qui donne des sous-produits, de pâles copies qui ne valent jamais l'original. Il me semble que ce livre, au-delà du succès, entrouvre des portes. Il va permettre à nombre d'auteurs d'avoir confiance en eux-mêmes. »

Cinquante-huit auteurs étaient invités (maliens, bien sûr, ivoiriens, mauritaniens, congolais, sénégalais, belges, québécois...). Il y avait aussi une section Étonnants scénarios et, pour la première fois, Ethnologues voyageurs. On a passé des films de Jean Rouch, cet héritier de Marcel Griaule, qui s'éteignait il y a cinquante ans. Par ailleurs, il nous a été donné de rencontrer des éditeurs maliens, dont Adama Coulibaly, qui dirige les éditions Jamana. Pour lui, « le problème financier, ici, est capital. Beaucoup d'écrivains ne peuvent publier qu'à compte d'auteur. Le problème du lectorat est crucial dans une culture à dominante orale ». Quant à Anne-Marie Didagde, commerçante béninoise qui vend des livres sur les marchés, « le prix moyen du livre va de 800 à 12 000 francs CFA pour un salaire moyen de 25 000 francs CFA ».

Muriel Steinmetz, envoyé spécial (source : www.humanite.presse.11.30.2006)

Transit

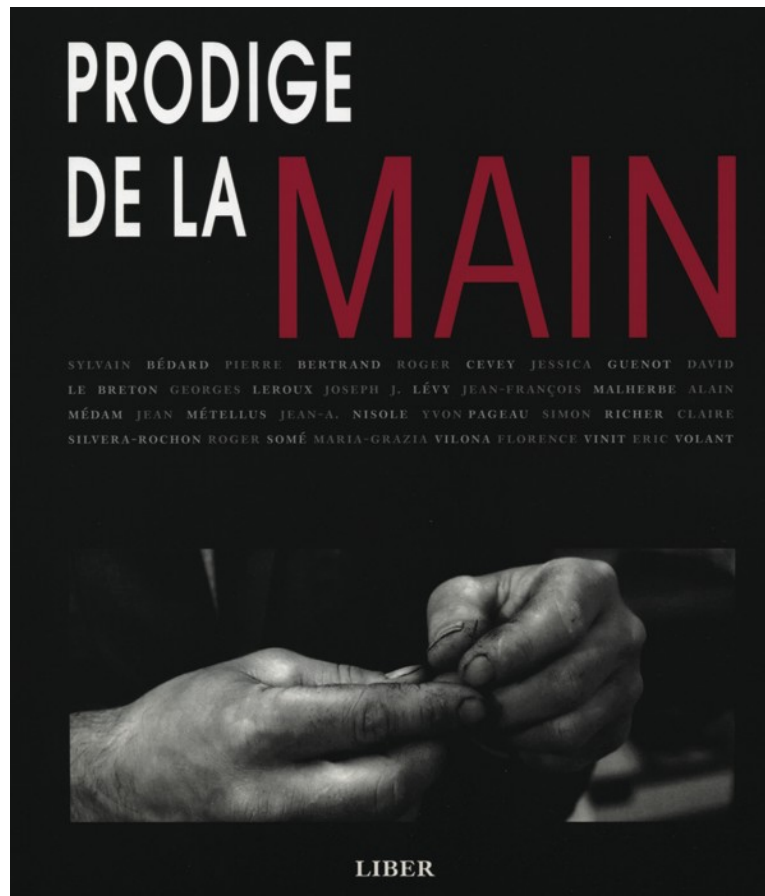
Happé par le ciel
l'avion défonçait la nuit
et naviguait
sur sa route vaporeuse
je ne dormais pas

je songeais

le temps gisait
sur la terre
et à travers la démesure
l'œil luisant des étoiles
regardait passer
l'avion qui avalait la nuit
Michelle Vandandaigue



PUBLICITÉ



éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Prodige de la main
illustré, 184 pages, 27 dollars

«Je me suis parfois étonné qu'il n'existât pas un Traité de la main...»
Paul Valéry
Discours aux chirurgiens

Une vingtaine d'écrivains, de philosophes, de scientifiques et de praticiens de divers arts se rencontrent ici pour dire la profonde signification de la main humaine.

Des textes de:
Sylvain Bédard • Pierre Bertrand • Roger Cevey • Jessica Guenot • David Le Breton • Georges Leroux • Joseph J. Lévy • Jean-François Malherbe • Alain Médam • Jean Métellus • Jean-A. Nisole • Yvon Pageau • Simon Richer • Claire Silvera-Rochon • Roger Somé • Maria-Grazia Vilona • Florence Vinit • Eric Volant

IMPORTANT. Les membres, branchés sur Internet, reçoivent le bulletin par courrier électronique en pièce jointe. Les autres membres le reçoivent par la poste. Avis aux membres qui auront le goût de nous envoyer un poème, un article ou une recension, de nous faire connaître la parution de leur livre ou recueil : prière de bien vouloir adresser leur texte à un membre du comité de rédaction en format Word par courrier électronique, en pièce jointe. Après acceptation par le comité de rédaction et après révision, ces textes seront publiés dans un des prochains numéros de Parlécrit. La date d'échéance pour le numéro du printemps 2007 est le 2 mars.



Adresse électronique : ecrivainsfrancophones@hotmail.com
Site Web : <http://www.lefa.ca/>

Nous exprimons au Conseil des Arts de Montréal notre gratitude à l'occasion de son cinquantième anniversaire d'existence et lui souhaitons nos meilleurs vœux.

PARLÉCRIT

Comité de rédaction :

Éric Volant eric.volant@videotron.ca

Tél. (450) 461-2029

Lucy Pagé lucy.page@videotron.ca

Tél. (450) 378-9372

Aimée Dandois-Paradis aimeparadis@videotron.ca

Tél. (450) 667-8592

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec

